

CAMP DE BRENS

**Association pour Perpétuer
le Souvenir des Internées des Camps de
Brens et de Rieucros**

Année 2020

Bulletin n° 3

Site Internet : <https://apsicbr.wordpress.com>

Adresse mail : apsicbr@hotmail.fr

Remi Demonsant, Président

Michel de Chanterac, Président-adjoint

SOMMAIRE

Calendrier des prochaines manifestations

- Cérémonies de la Libération de Gaillac et des villages avoisinants – le 16 août..... page 2
- Cérémonie St-Sulpice – le 5 septembre..... page 2
- Fête des associations – le 12 septembre page 2
- Hommage à Alexandre Grothendieck – le 12 octobre..... page 2
- Hommages à Angelita – le 5 novembre..... page 6

Témoignages

- Jackie Marnée Talouarn..... page 6
- La Maison des enfants de Saint-Goin..... page 7

Appel de cotisations

Grâce à votre soutien, nous poursuivons les actions visant à perpétuer la mémoire du camp de Brens tout au long de l'année. Nous vous invitons à régler votre cotisation (15 € pour une personne et 20 € pour un couple) par chèque à l'ordre de l'APSICBR, à adresser à la trésorière Jeannine Audoye, 54 avenue Rhin et Danube - 81600 Gaillac.

Calendrier des prochaines manifestations

En raison des conditions sanitaires actuelles, ce calendrier s'entend dans le respect des directives gouvernementales et des mesures barrière.

Cérémonies de la Libération de Gaillac et des villages avoisinants – le 16 août

Notre association participera aux cérémonies organisées par le président des Anciens combattants Gilbert Gineste, avec la municipalité de Brens devant la stèle du camp et avec la municipalité de Gaillac, devant le monument aux morts et devant la sculpture du square Joffre.

Au square Joffre, au pied de la sculpture de Michel Pigeon située sur le passage des internées juives vers la gare de Gaillac, nous égrènerons - avec des représentants de la communauté juive du Tarn - les noms des femmes déportées en 1942, 1943 et 1944. Cet été, en plus de nos fidèles amis Eliane et Jacques Fijalkow, Yaël et Isy Morgensztern, nous accueillerons Evelyne Rosenblum et, sous réserve de confirmation, Hadassa Tebol, la petite-fille de Suzanne Herdenreich née Haehnel, une ancienne internée du camp de Brens originaire de Strasbourg.

Cérémonie St-Sulpice – le 5 septembre

Les cérémonies du Souvenir du camp de St-Sulpice sont organisées chaque année par la municipalité afin de rendre hommage aux internés de ce camp.

Fête des associations – le 12 septembre

Nous participerons à la Fête des associations au cours de laquelle la municipalité de Gaillac met à notre disposition un stand où nous présentons nos ouvrages et documents afin de mieux faire connaître l'existence du camp de Brens implanté aux portes de la ville. Nous devrions pouvoir exposer sur un stand voisin la maquette élaborée par l'atelier bois de la MJC, sous la conduite de son animateur Franck, une maquette qui avait particulièrement séduit le public en 2019 et suscité beaucoup d'intérêt.

Hommage à Alexandre Grothendieck – le 12 octobre

Soirée-débat à l'Imagin' Cinémas de Gaillac, à 20h30 avec projection du film *L'espace d'un homme* en présence du réalisateur Hervé Nisic et de Johanna Grothendieck, la fille d'Alexandre. Ce film évoque la personnalité atypique d'Alexandre Grothendieck qui a été interné adolescent à Rieucros puis brièvement au camp de Brens avant d'être orienté vers le Centre d'accueil de la CIMADE à Vabre.

Notre hommage à Alexandre Grothendieck

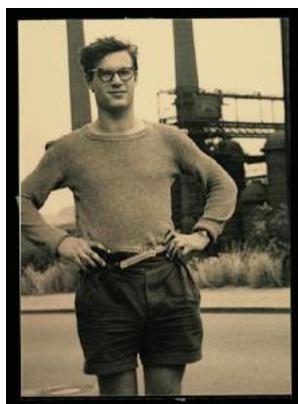
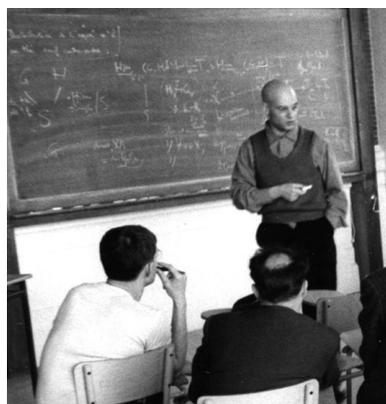


Photo de Paulo Ribenboim - Pont-à-Mousson, en 1951.



Enseignant à l'IHES
(Institut des Hautes Études Scientifiques,
dans les années 1960.



Avec Laurent Schwartz, à Bures-sur-Yvette,
dans les années 60.
IHES/HO/AFP

Notre association se devait de rendre hommage à Alexandre Grothendieck dans la mesure où nous savions que le jeune adolescent avait été interné avec sa mère au camp de Rieucros tandis que son père Alexandre Shapiro l'était au camp du Vernet d'Ariège avant sa Déportation et son extermination à Auschwitz.

Elle se le doit encore davantage depuis que nous avons découvert sur internet un écrit du grand mathématicien mentionnant explicitement son passage par le camp de Brens et aux Archives Départementales du Tarn l'inscription de sa mère "Grothendieck Johanna, dite Franka" – Franka étant sans doute une déformation de son prénom usuel Hanka – sur les registres des camps de Rieucros et de Brens.

La présence d'Alexandre au camp de Brens n'y est indiquée que par la mention "l'enfant". Dans ces registres, les enfants n'existent pas en tant que tels, ils ne sont que des nombres ainsi que l'exprimait Jean Ferrat dans sa chanson "Nuit et Brouillard" pour les Juifs déportés de France. Ces registres, qui sont les mieux tenus de tous les camps français d'après l'historien Denis Peschanski, mentionnent l'identité des femmes internées avec de nombreux renseignements administratifs et éventuellement avec le nombre d'enfants qui accompagnent chacune d'elle mais sans aucune autre précision : ni prénom, ni nom, ni âge. C'est d'ailleurs la mention d'un enfant accompagnant Johanna Grothendieck qui confirme la présence au camp de Brens de son fils Alexander. Celle-ci m'a été révélée par la découverte d'un écrit de Winfried Scharlau, *Materialien zu einer Biographie von Alexander Grothendieck* (Matériaux pour une biographie d'Alexander Grothendieck dont j'ai extrait cette citation du mathématicien :

Die längste Zeit, die ich mit meiner Mutter interniert war, verbrachte ich im Lager Rieucros einige Kilometer entfernt von Mende – ein kleines Lager für Frauen (ungefähr 300 Internierte), von denen einige Kinder hatten. Ich bin nur einige Monate im Lager von Brens gewesen, nahe Gaillac, wohin das Lager von Rieucros verlegt wurde und wo meine Mutter noch zwei Jahre blieb. Der Aufenthalt in den Lagern war für mich eine harte Schule, aber ich bedaure nicht, sie durchgemacht zu haben. Was ich dort gelernt habe, hätte ich niemals aus Büchern lernen können. Übrigens hat mich niemals die Vorstellung verlassen, dass solche Zeiten wiederkehren werden, und dass ich vielleicht nochmals solche Prüfungen – vielleicht sogar schlimmere – werde durchstehen müssen.

En voici ma traduction :

La période la plus longue, durant laquelle j'ai été interné avec ma mère, est celle que j'ai passée au camp de Rieucros, éloigné de quelques kilomètres de Mende – un petit camp pour femmes (environ 300 internées) parmi lesquelles quelques enfants. Je ne suis resté que quelques mois au camp de Brens près de Gaillac où le camp de Rieucros fut transféré et où ma mère resta encore deux années. Le séjour dans les camps fut pour moi une dure école mais je ne regrette pas de l'avoir vécu. Ce que j'y ai appris, je n'aurais pu l'apprendre dans aucun livre. Du reste ne m'a jamais quitté l'idée que des temps semblables reviendront et que je devrais peut-être encore une fois affronter de telles épreuves, peut-être encore plus graves.

La découverte de la présence du jeune Alexander au camp de Brens grâce à ces quelques lignes fut pour nous une réelle surprise car toutes les autres sources passent sous silence – sans doute par manque d'information – sa venue dans le Tarn et le font passer directement du camp de Rieucros au Collège Cévenol du Chambon-sur-Lignon. Il a donc bien été transféré au camp de Brens avec les 324 femmes (dont sa mère) et parmi les 26 enfants présents à la fermeture de Rieucros le 14 février 1942.

La courte durée de son séjour à Brens s'explique sans doute par le problème que posait son internement parmi ces nombreuses femmes du fait de son âge et de son développement physique. C'est pour cette raison qu'il aurait été transféré au Centre d'accueil ouvert par la CIMADE à Vabre, dans la montagne tarnaise qui fut, comme Le Chambon-sur-Lignon et plus généralement les Cévennes, une terre de refuge pour les huguenots à partir du 16^e siècle avant de devenir un refuge pour les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Et ce serait de ce centre que l'association protestante d'aide aux réfugiés et également aux internés des camps français aurait réussi à l'exfiltrer au Chambon et qu'il aura pu être caché au Collège Cévenol jusqu'à la fin de la guerre.

J'utilise le conditionnel car nous n'avons pas encore trouvé de sources confirmant son passage à Vabre pas même les archives de la CIMADE qui ont été versées à La Contemporaine et que j'ai consultées en mars 2019 à l'Université de Paris 10 Nanterre. Je n'y ai pas trouvé confirmation du passage d'Alexander par Vabre mais l'information des liens étroits qui unissaient ce centre d'accueil aux équipières CIMADE du camp de Brens. C'est d'ailleurs une équipière qui avait été précédemment active à Brens, Amélie Parker qui a ouvert le centre de Vabre. Grâce à ces liens entre les deux structures, des enfants et des femmes ont pu être

sortis du camp, souvent pour des raisons médicales. C'est ainsi que Johanna Grothendieck le sera à son tour le 25 janvier 1944.

Selon l'historien Gérard Bollon et cela confirme les propos de l'intéressé, Alexandre est arrivé au Chambon-sur-Lignon en juin 1942. D'un point de vue chronologique, ce parcours d'Alexandre est cohérent : le 14 février 1942 arrivée au camp de Brens où il reste "quelques mois", puis transfert au centre de Vabre qui, grâce aux réseaux protestants (CIMADE, pasteurs...), l'oriente en juin vers Le Chambon. Il y est accueilli à la maison d'enfants *La Guespy* gérée par le Secours Suisse aux enfants et dirigée par Juliette Usach, médecin espagnole réfugiée en France.

La source biographique la plus complète et la plus fiable concernant Grothendieck est sans doute *Le Maitron*, le fameux dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et du mouvement social. Voici la référence numérique de sa notice : <https://maitron.fr/spip.php?article170819>. Et pourtant celle-ci aussi ignore la venue d'Alexandre dans le Tarn.

Dans ces conditions, nous ne pouvons faire grief de ne pas l'avoir découvert à Hervé Nisic qui s'est rigoureusement documenté sur la personnalité du génial mathématicien et de l'écologiste radical avant de réaliser le film *L'espace d'un homme* que nous nous réjouissons de vous présenter lors de notre soirée d'hommage à Alexandre Grothendieck en présence de sa fille Johanna.

L'espoir n'est pas perdu que soit reconnu son passage par le camp de Brens et par le centre d'accueil de Vabre car ainsi qu'Hervé Nisic me l'a écrit son "*film est un objet mouvant qui évolue au fil du temps*".

Vous pouvez lire ci-dessous le texte de présentation du film qu'il nous a adressé et pour lequel nous le remercions.

Remi Demonsant

A propos de « L'espace d'un homme »

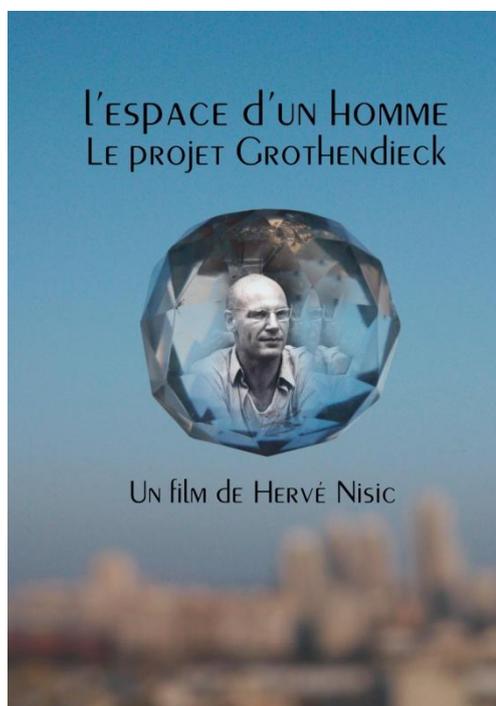
Ce film part à la recherche d'un homme « véritable », un des plus grands penseurs des mathématiques, intègre, admiré, rejeté et finalement retiré d'un monde trop éloigné de l'intransigeance de ses idéaux.

Précurseur génial en mathématiques, il a aussi anticipé les désastres écologiques où une science aveuglément asservie aux intérêts matérialistes pourrait mener l'humanité à sa perte. Rebelle de profession en quelque sorte, il a traversé toutes les failles de l'histoire du vingtième siècle de l'Allemagne à la France. et s'est trouvé au point de rupture de la politique, de l'idéologie et de la théorie.

Aller à la recherche de cet homme remarquable, c'est se confronter à la beauté de l'exigence, à l'intransigeance du désintéressement.

C'est faire partager l'alliance profonde entre l'intelligence et la poésie qui permet de s'approcher des secrets du monde. C'est aussi aider à comprendre cette force sourde, profonde, incontrôlable, qui pousse un esprit hors norme à l'engagement total et par là même à l'incompréhension du monde.

Y-a-t-il en effet plus urgent que de comprendre la leçon de cette vie ?



copyright : © Hervé Nisic

Alexander Grothendieck est né le 28 mars 1928 à Berlin d'un père anarchiste russe Alexandre Shapiro vivant sous le nom de Sacha Tanaroff, et d'une mère femme de lettres Hanka Grothendieck.

Engagés tous deux dans les Brigades Internationales pendant la guerre d'Espagne, ses parents sont internés à leur retour en France.

En 1939 le petit Alexander les rejoint, et suit sa mère isolée comme étrangère indésirable au camp de Rieucros près de Mende.

Son père, enfermé au camp du Vernet sera déporté dans le convoi n°19 à Auschwitz en 1942. Il est mené à la chambre à gaz à son arrivée.

Alexander Grothendieck raconte dans *Récoltes et Semailles* :

« La première année de lycée en France, en 1940, j'étais interné avec ma mère au camp de concentration, à Rieucros près de Mende. C'était la guerre, et on était des étrangers - des "indésirables", comme on disait. Mais l'administration du camp fermait un œil pour les gosses du camp, tout indésirables qu'ils soient. On entraînait et sortait un peu comme on voulait. J'étais le plus âgé, et le seul à aller au lycée, à quatre ou cinq kilomètres de là, qu'il neige ou qu'il vente.

Cette enfance particulière se prolonge au Collège Cévenol du Chambon-sur-Lignon qui a accueilli et protégé de nombreux enfants juifs jusqu'à la fin de la guerre. C'est dans la solitude de l'enfant séparé de ses parents que naît son goût pour la réflexion et les premières interrogations sur les mathématiques.

Après la guerre il vit dans un village près de Montpellier avec sa mère, travaillant dans une ferme tout en étudiant les mathématiques à l'Université de Montpellier. La personnalité de Grothendieck restera marquée par ces épreuves. Le mathématicien Pierre Cartier le souligne :

« Grothendieck est un homme qui avait eu une enfance tellement aventureuse qu'il ne se laissait arrêter par rien. »

Penseur intense et solitaire, le jeune homme retrouve tout seul la théorie des intégrales de Lebesgue ! Alexandre Grothendieck obtient sa licence à la faculté des sciences de Montpellier. Un inspecteur d'académie repère cet étudiant hors norme et le recommande en 1948 à Henri Cartan, un des plus célèbres mathématiciens de son temps, qui anime un séminaire réputé à l'Ecole Normale Supérieure à Paris.

Très rapidement son génie mathématique éclate et l'inscrit dans l'histoire des mathématiques (médaille Fields, professeur à l'IHES) et de la pensée écologiste (fondation du mouvement *Survivre et vivre*).

Son exigence absolue, son indépendance d'esprit, son audace, sa dureté à la tâche ont profondément frappé ceux qui l'ont côtoyé, aussi bien dans sa carrière mathématique que dans son engagement écologiste.

Son aplomb pour aborder l'inconnu, son courage devant les obstacles, mais aussi une certaine inaptitude au bonheur portent la marque de son passage par ses épreuves.

Alors qu'il abordait très rarement ces épisodes de sa vie dans ses contacts professionnels les marques des blessures l'accompagnaient quotidiennement. Le portrait de son père peint par un co-détenu du camp du Vernet était toujours accroché dans son bureau et plus tard le masque mortuaire de sa mère lui fera face sur sa table de travail.

Le psychanalyste et ancien mathématicien Daniel Sibony, compagnon de Grothendieck dans l'aventure de *Survivre et Vivre* l'avait relevé :

« Il avait eu des blocages, des protections telles par rapport à ce qu'il avait dû souffrir pendant la guerre et ailleurs, et aussi pour protéger son héritage, je dirais symbolique spirituel... Mais c'est peut-être aussi dans cette forteresse qu'a germé tout son génie mathématique...

Le chemin qui aura mené l'enfant enfermé avec sa mère dans le camp de Rieucros près de Mende à la reconnaissance du génie d'un des mathématiciens les plus profonds du XX^e siècle est chaotique et stimulant. Ceux qui l'ont connu en témoignent, qu'ils soient militants écologistes ou mathématiciens.

Les questions qu'il a contribué à soulever sur la position de la science, sur la légitimité du savoir et la connaissance du monde sont de plus en plus évidentes en dehors même de la communauté scientifique. Elles sont en fait devenues centrales, au cœur même de l'interrogation mondiale sur le devenir de notre planète.

Alexandre Grothendieck est mort en 2014, quelques années après le tournage de ce film.

Hervé Nisic

Hommages à Angelita – le 5 novembre

A Portet-sur-Garonne :

Hommage rendu à Angelita Bettini del Rio à 18h30, au Musée de la Mémoire du Récébédou situé allée du Grand Chêne, dans un ancien bâtiment du camp du Récébédou, le premier où Angelita a été internée.

Au cours de cette cérémonie, organisée par la municipalité en partenariat avec l'association *Mémoire active du Récébédou* présidée par Marie-Claire Escaffre, sont prévus le dévoilement d'une plaque, un discours suivi d'un apéritif et peut-être la diffusion d'une interview réalisée le 18 août 2010.

A travers l'hommage à Mme Bettini, la ville de Portet-sur-Garonne souhaite rendre hommage à tou(te)s les interné(e)s au camp du Récébédou qui se sont engagé(e)s dans la Résistance face au pétainisme et au nazisme pour défendre les idéaux de la France et de la République.

A Toulouse :

Devant la plaque apposée au 13 rue Alsace-Lorraine, commémoration en fin d'après-midi, du 79e anniversaire du lâcher de tracts sur le cortège de Pétain à Toulouse, le 5 novembre 1940.

Témoignages

Jacqueline Marnée Talouarn

Par Geneviève Chortey

Pendant quelques années de mon adolescence en banlieue parisienne, je suis allée passer mes jeudis chez Jackie Talouarn. J'étais née en 1948, peu après la fin de la guerre mais celle-ci n'était pas un sujet abordé en famille. Un père revenu du STO, un grand père ayant fait la guerre aux italiens, quelques mots surgissant parfois dans la conversation comme « tickets de rationnement » ou « marché noir » pour rappeler les privations. Rien de plus. Avec Jackie, j'ai découvert un autre visage de la guerre, autrement terrifiant, celui de la déportation.

Après une longue période pendant laquelle nous nous sommes moins vues en raison de nos occupations familiales, nous avons renoué d'étroites relations en 1998 et jusqu'à son décès en 2014. Son mari et elle s'étaient installés à Barjac, dans le Gard, j'allais les voir chaque année. A chaque fois, nous reparlions de sa déportation, dont elle témoignait inlassablement dans les établissements scolaires de la région.



A la libération
du camp d'Holleischen
en mai 1945.
De gauche à droite
Josette Roucaute – Jackie Talouarn



Jackie Talouarn montrant
son numéro matricule
sur sa robe de déportée.



Elevée au grade d'officière de la Légion d'honneur
en 2007.
De gauche à droite
Renée Braun - Marie-José Chombart de Lauwe -
Jackie Talouarn

Un jour, je lui ai demandé de reprendre cette histoire depuis le début, de façon à mettre en ordre chronologique toutes les bribes du récit, tandis que je prendrais des notes pour le relater. Lorsque je suis revenue la voir, j'avais travaillé sur la matière qu'elle m'avait fournie et je voulais lui soumettre mais, cette fois-là, elle m'a répondu : « j'ai plutôt envie de te raconter mon enfance ». Et me voilà repartie avec un nouveau paquet de notes à retranscrire, avec la découverte d'une enfance pauvre, mais riche d'enseignements pour comprendre l'époque et le devenir de Jackie.

Cette histoire, depuis l'enfance jusqu'au retour de Déportation, elle ne l'a jamais lue mais j'étais contente de l'offrir à sa famille et à tous ceux qui s'intéressent à cette période. La guerre de 14/18 y tient sa place, puis l'école et la vie de famille mouvementée, l'adolescence déjà au travail, le Front Populaire, l'adhésion à l'Union des Jeunes Filles de France (pendant féminin des Jeunesses Communistes), la montée du nazisme, la rencontre avec l'amour en la personne de Jean Le Galleu, qui connaîtra un destin tragique et dont une rue d'Ivry-sur-Seine garde la trace...

Le récit se poursuit avec l'exode, le mariage en 1941, l'arrestation de Jean un mois plus tard et sa condamnation sans appel, les visites à l'Abbaye de Fontevraud où il commence son internement avant d'être déporté à Mauthausen, le prêt du vélo de Jackie à un jeune résistant, ce qui entraînera leur arrestation à tous deux en octobre 1943, les interrogatoires, la Petite Roquette, le voyage en train vers Sarrebruck, puis Ravensbrück, l'attribution d'un matricule, l'appel pendant des heures. Elle y restera à peine un mois avant de rejoindre le camp de travail d'Holleischen. Elle raconte les terribles conditions de travail, la maladie, mais aussi l'amitié, et quelques moments de joie. La libération du camp par les Polonais survient le 8 mai 1945, puis c'est le retour, et celui de son mari qui décèdera le jour de Noël 1947.

Après de longs mois difficiles, la vie sourira de nouveau à Jackie, elle fondera une famille mais n'oubliera jamais... Elle retrouvera certaines de ses compagnes au sein de l'Amicale de Ravensbrück et n'aura de cesse de porter témoignage auprès des jeunes. C'est un peu à cause d'elle, et pour elle à qui je dois tant, que j'ai rejoint l'association du camp de Brens.

Jacqueline Marnée Talouarn, ses souvenirs, de l'enfance au retour de déportation. Ce récit est disponible sur demande (version numérique ou papier) auprès de l'association qui transmettra.

La Maison des enfants de Saint-Goin

Introduction de Michel de Chanterac

L'histoire des camps de Rieucros et Brens est liée à la guerre d'Espagne. Le camp de Rieucros accueillera dès le 21 janvier 1939 des brigadistes internationaux. Lorsqu'il deviendra en octobre un camp de femmes, des enfants espagnols y seront hébergés, dont Michel del Castillo.

En février 1942, 25 enfants espagnols suivent leur mère au camp de Brens.

Dans les archives concernant les deux camps, les enfants apparaissent en filigrane. Ensuite on ne sait ce qu'ils sont devenus. Jusqu'à aujourd'hui, aucun enfant espagnol présent dans le camp ne s'est manifesté.

Jean Ortiz - qui avait produit le film *Companeras* sur les femmes espagnoles avant et pendant la guerre d'Espagne - donne une information sur une maison d'enfants à Saint-Goin près du camp de Gurs, hébergeant de 1946 à 1952 ; 500 enfants espagnols.

Cet article du journal *l'Humanité* met en évidence le rôle de l'Unitarian Service Committee qui, pendant la guerre, avec le concours de l'américain Varian Fry, a permis à un certain nombre d'internées de Rieucros d'émigrer aux USA, au Mexique, ou dans d'autres pays d'Amérique Latine.

Reproduction d'un article de Jean Ortiz paru dans le journal L'Humanité du 27 février 2020

De juillet 1946 à la fin septembre 1952, dans un contexte hostile, a fonctionné, à quelques kilomètres de « l'enfer » du camp de Gurs, une « Maison des enfants ». En fait, un château convivial et discret, une « colonie », où 400 à 600 enfants de républicains espagnols, orphelins aux familles « disparues », ou exilées « ailleurs », ou tuberculeuses, ou travaillant à Toulouse... ont pu souffler loin des horreurs de la guerre.

Pas très loin de Pau, au village de Saint-Goin, les enfants étaient pris en charge vers « la Maison » par une équipe d'animateurs, d'instituteurs, de personnel de santé très accueillants et politisés, comme le médecin espagnol (un des directeurs du centre), très proches, voire membres du PCE ou du Parti communiste de Catalogne (le PSUC). La « colonie » s'intègre rapidement au milieu rural : les enfants font de longues promenades dans la campagne environnante, s'occupent d'un potager...

La Maison des enfants bénéficie du financement nord-américain et canadien d'une institution religieuse (et sorte d'ONG) : l'Unitarian Service Committee (USC), les Unitariens, une branche inspirée par le protestantisme nord-américain, classés par les autorités françaises et espagnoles comme « rouges ».

Dans la France des années 1940-1950, l'USC pilote de nombreuses activités solidaires dans le Sud-Ouest – Meillon, Saint-Goin, Toulouse, Hendaye – et prend en charge plus particulièrement l'aide aux républicains espagnols. L'USC a lutté contre le fascisme en Espagne, s'appuyant sur ses comités européens – Lisbonne, Genève, Paris, Marseille ou Toulouse –, et travaille avec des partenaires locaux.

Gurs, c'était l'univers des camps français « de la honte et du mépris »

Saint-Goin (250 habitants), cette petite langue du Piémont orlonais, concentre les stigmates du camp de Gurs, Gurs « une drôle de syllabe, comme un sanglot » (Aragon), devenu aujourd'hui lieu national de mémoire, juive et républicaine espagnole. Le camp fut construit à la va-vite pour soulager provisoirement (mais cela dura), pendant quelques mois (en fait, quelques années), les milliers de républicains espagnols qui s'entassaient à Argelès, Barcarès, Saint-Cyprien...

Gurs : 382 baraques, une capacité « d'accueil » de 18 000 personnes, sur une zone marécageuse et particulièrement boueuse... Gurs, c'était l'univers des camps français « de la honte et du mépris »...

La Maison des enfants de Saint-Goin ouvrit en juillet 1946, après la fermeture de Gurs. Le château de Mesplès, demeuré malgré le temps tel quel aujourd'hui (la façade arborait le drapeau de la République espagnole), n'est pas un centre de réfugiés comme les autres : l'acronyme de l'USC y est encore visible, tracé avec des petits galets sur la dalle d'entrée du château, où vécurent, dans un havre de silence et de sérénité, des gamins portant les traumatismes, les angoisses, de la guerre d'Espagne.



Mémoire vivante. Saint-Goin : l'exil au paradis pour des enfants de républicains espagnols.

L'essentiel du financement solidaire pour éduquer les enfants, leur assurer soins, cours, nourriture, internat, payer le personnel (quasiment tous communistes, plus précisément Catalans communistes du PSUC), provient de l'Unitarian Service Committee et des organisations nord-américaines contre le fascisme.

Les enfants baignent dans une pédagogie novatrice, apprennent plusieurs langues (français, anglais, et espagnol pour garder leurs racines), rédigent et illustrent avec des linogravures en couleurs des textes racontant leur vie quotidienne (en quelque six années, neuf journaux intitulés *Nuestra vida*, et portant en une le calice enflammé des Unitariens). Ils bénéficient de séances de sport quotidiennes et même de gymnastique réparatrice.

La Maison des enfants de Saint-Goin résistera jusqu'à fin septembre 1952

En réalité, c'est par « le diable », les communistes espagnols, que passe l'aide aux enfants des « rouges ». Les Unitariens se sont également investis, à Toulouse, dans la construction de l'hôpital Varsovie (dans les bâtiments d'un château du XIX^e siècle), « l'hôpital des guérilleros », qui devait soigner les blessés des maquis espagnols de l'Union nationale et du PCE-PSUC-JSU. L'USC a tissé un impressionnant réseau antifasciste.

Aux États-Unis, les militants de la solidarité, dont beaucoup ont participé aux Brigades Internationales comme le prestigieux chirurgien Barsky (Brigade Lincoln) et le docteur Cannon, jouissent un temps du soutien public et de poids de grands intellectuels, écrivains, artistes... Le comité toulousain de l'USC est piloté par miss Persis Miller, appartenant à une famille de médecins progressistes, une personne douce, très aimée des enfants de la « colonie ». La violence de l'anticommunisme de la guerre froide mettra finalement un terme à une formidable expérience humaine et d'actualité. L'opération « Boléro-Paprika », une rafle du gouvernement Pleven contre les cadres du PCE, le 7 septembre 1950, décapite la direction de l'hôpital et met la Maison d'enfants de Saint-Goin en grande difficulté. Franco exigeait de la France qu'elle « nettoie » le Sud-Ouest. Les dirigeants nord-américains de l'USC sont tabassés et emprisonnés pour « menées anti-américaines ». Saint-Goin résistera jusqu'à fin septembre 1952.

L'histoire de la Maison des enfants de Saint-Goin vient de sortir de l'oubli. Nous avons rencontré quelques survivants ; toutes et tous ont gardé de Saint-Goin un souvenir paradisiaque. On peut accueillir réfugiés et migrants avec respect, dignité, générosité, pourvu qu'il y ait volonté politique et qualité de cœur.